NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

65 N° 4 1938

La question du cénacle

G. DE JERPHANION

p. 462 - 464

https://www.nrt.be/fr/articles/la-question-du-cenacle-3666

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LA QUESTION DU CÉNACLE

Il existe une question du Cénacle sur laquelle exégètes, historiens et archéologues ne sont pas encore arrivés à se mettre d'accord. Il s'agit de savoir si la salle où fut instituée la sainte Eucharistie, le jeudi saint, est la même que celle où le Saint-Esprit descendit sur les apôtres au jour de la Pentecôte, que tous placent sur le mont Sion, au lieu connu aujourd'hui sous le nom de « Cénacle ».

Le lecteur moyen sera peut-être surpris au seul énoncé du problème. Ne voit-il pas, dans le latin de sa Vulgate, le théâtre de l'un et l'autre événement désigné par le même mot de *coenaculum* ? Nom commun qu'un usage presque général transforme en un nom propre pour en faire « le Cénacle ». Et de la sorte le problème se trouve résolu.

Mais il faudrait d'abord prendre garde que, si la traduction de saint Jérôme emploie dans les deux cas un nom identique, il n'en va pas de même dans le texte original, et que notamment un même auteur, saint Luc, ayant à raconter les deux faits, nomme, lors de la Cène, un ἀνάγαιον (Lc, XXII, 12), et après l'Ascension, un ὑπερῷον (Act., I, 13) (1). En second lieu, il apparaît clairement par le récit d'Ethérie qu'à la fin du IV^e^ siècle la tradition n'identifiait pas les deux salles. On sait que la pieuse pèlerine nous a décrit dans le plus grand détail les cérémonies de Jérusalem au temps de Pâques, et que les rites se déroulaient en chacun des sanctuaires où était localisé le théâtre des mystères commémorés. Or, pour la Pentecôte, c'est à Sion, au lieu du « Cénacle » actuel, qu'on allait en procession et qu'on lisait le récit de la descente du Saint-Esprit. Pour le jeudi saint, tout se passait au Calvaire et au jardin des Oliviers, rien à Sion. Argument capital, contre lequel les localisations postérieures de la Cène à Sion n'ont qu'une faible valeur (2).

---

(1) A cela on répond ordinairement (et le *Dict. de la Bible, Suppl.*, t. I, col. 1074 élude ainsi l'objection) que S. Luc a employé, dans l'Evangile, le mot ἀνάγαιον parce qu'il le trouvait dans ses sources, et en particulier dans S. Marc. — Mais alors si, dans les *Actes, écrits après l'Evangile*, il parle de la même salle, pourquoi ne la désigne-t-il pas par le même mot ? — Réponse : Parce que le terme ὑπερῷον était plus commun (Et l'on compte combien de fois il se lit dans les *Actes*) — Parfait. Mais si le terme était si usuel, pourquoi les sources de S. Luc ne l'ont-elles pas appliqué à ce même lieu que l'usage commun appelait un ὑπερῷον ?...

(2) Le *Dictionnaire de la Bible (Suppl.*, t. I, col. 1077) invoque ici une raison de commodité. L'église principale — la cathédrale — de Jérusalem, qui était au Calvaire, aurait attiré à soi d'autres com-

Le problème, comme on doit s'y attendre, a été soigneusement discuté par les Pères Vincent et Abel dans leur magistral ouvrage sur Jérusalem. Invoquant les arguments ci-dessus énoncés, et d'autres encore, leur conclusion, présentée en termes prudents, n'en est pas moins nettement contraire à l'identification (3).

C'est d'ailleurs celle que suggère la seule lecture des Evangiles. Il en ressort clairement que, pour la Cène, Jésus avait choisi une maison inconnue des apôtres ou, comme dit saint Jean Chrysostome, la maison d'un inconnu. D'autre part, le lieu où se retirèrent les apôtres après la passion, et où ils se tenaient enfermés, portes closes, « propter metum Iudaeorum », qui fut aussi — nul n'en a jamais douté — le théâtre de la descente du Saint-Esprit, ne peut guère se concevoir que dans une maison amie (4).

Dans un livre tout récent, le R. P. Jérôme Golubovich, qui s'est fait connaître par beaucoup de publications importantes et par de sérieuses recherches historiques, a cru devoir s'inscrire en faux contre les Professeurs de l'Ecole Biblique de Saint-Etienne à Jérusalem. C'est une brochure de plus de cent cinquante pages qu'il consacre à la question du Cénacle (5). Mais force nous est de dire que, malgré son ampleur — et peut-être, en partie du moins, à cause de cette ampleur même — la discussion ne tourne pas à l'avantage du contradicteur. Il est dangereux, en matière de topographie historique palestinienne, de s'en prendre à des hommes comme les Pères Vincent et Abel !

Pour appuyer sa thèse, le R. P. Golubovich apporte un certain nombre de textes du IV^e^ siècle. Mais la plupart — déjà connus d'ailleurs — sont en dehors de la question précise qui nous occupe, ou

---

mémoraisons, notamment celle de la Cène ; de même plus tard, dans «la période franciscaine », le Cénacle étant « redevenu petit », la messe du jeudi-saint fut transférée au Saint-Sépulcre. — Mais puisque, au temps d'Ethérie, la commémoraison de la Pentecôte était célébrée sans difficulté par le pleuple entier *(omnis populus ad unum)* dans la nouvelle église de Sion (qui était certainement construite), puisqu'on y faisait aussi la commémoraison des apparitions de Jésus au jour de Pâques et au dimanche suivant, quelle raison de commodité pouvait empêcher d'y faire celle de la Cène si vraiment le souvenir du mystère était localisé en cet endroit ?

(3) Voir H. Vincent et F. M. Abel, *Jérusalem*, t. II, fasc. 3, Paris, 1922, p. 440-448 ; 452-453.

(4) Ceci est confirmé par les anciennes versions latines, qui ont été embarrassées pour traduire le mot ἀνάγαιον et l'ont rendu de façons diverses : *locum medianum*, *pede plano locum*, et même *subterraneum* (v. *ibid.*, p. 444, n. 1). Toutes expressions qui ne peuvent s'appliquer à l'ὑπερῷον de la Pentecôte et montrent que, pour le traducteur, c'étaient deux locaux différents.

(5) P. Girolamo Golubovich, O. F. M., *Il Santo Cenacolo, sua autenticità e sue divine prerogative.* Studio storico-critico, con prefazione del P. Alfonso M. a Paiotti, direttore della « Pia Unione Eucaristica per il riscatto del S. Cenacolo ». Firenze, 1938, XV-156 p.

de sens douteux, ou d'authenticité contestable. Le premier à présenter une affirmation nette est celui de la *Didascalie* syriaque d'Addaï ; mais on peut lui objecter qu'il n'émane pas directement de Jérusalem, et le P. Abel, qui le cite, ne s'en émeut pas.

Sur un point, son contradicteur apporte du nouveau. Il fait grand cas d'un « Rituel des Arméniens », qu'il date sans hésiter de 464-468, et qui en effet, pour le jeudi saint, aux cérémonies déjà connues du Calvaire et du jardin des Oliviers, en ajoute une à Sion. Le P. Golubovich reproche assez vivement au P. Abel d'avoir ignoré, ou plutôt méconnu ce texte (6) ; mais lui-même ne le connaît que de seconde main et le cite mal (7). S'il avait lu l'éditeur du document, Conybeare, il aurait vu que celui-ci ne propose la date, fondée sur un raisonnement plutôt fragile et sur un synchronisme ingénieux de l'année vague arménienne avec l'année julienne, que de façon dubitative : « that is not an impossible date », — ce qui n'est pas beaucoup dire, — et qu'il ajoute aussitôt une objection (Conybeare, *Rit. Arm.*, p. 511). D'ailleurs, dans la deuxième moitié du V^e^ siècle, un témoignage de ce genre n'a plus qu'un intérêt secondaire ; car nous reconnaissons volontiers que l'identification des deux salles n'a pas tardé beaucoup à se faire dans l'esprit des fidèles : phénomène dû en partie au fait que, dans les versions syriaque et arménienne aussi bien que dans la vulgate latine, elles étaient désignées par un terme identique (8).

Il n'y a donc pas lieu de nous arrêter aux témoignages plus récents que personne ne songe à contester.

Mais il est permis d'ajouter que les raisons opposées par le P. Golubovich aux arguments de ses adversaires ne sont guère solides.

Contre la preuve que l'on tire du silence d'Ethérie, il essaie de deux échappatoires en sens contraires (p. 67). Il cherche et il trouve les raisons pour lesquelles l'Eglise de Jérusalem aurait « transféré » de Sion au Calvaire la commémoraison de l'institution de l'Eucharistie ; — mais pour qu'on pût parler de transfert, il faudrait avoir au moins un indice qu'auparavant la cérémonie s'est faite à Sion. Aussitôt après, nous voyons alléguer et simplement affirmer une lacune dans le texte d'Ethérie. Cette raison, si elle était vraie, dispenserait de la première et même la détruirait. Malheureusement, c'est là une pure hypothèse que rien ne vient appuyer.

---

(6) « Non possiamo comprendere come e perche il R. P. Abel abbia trascurato, non ignorato, questa preziosa fonte del V secolo » (*Il Cenacolo*, p. 75).

(7) Il parle constamment du *Rituale Armenorum* édité par Conybeare en 1905. Mais le texte qu'il invoque n'est pas tiré du document publié par Conybeare sous ce nom. Il est emprunté à un ancien lectionnaire (« old Lectionary ») donné par l'éditeur en appendice. La confusion s'explique par la note suivante du P. Golubovich (p. 72, n. 3) : « Ci serviamo dei brani raccolti dal P. Baldi nel suo *Enchiridion* ».

(8) Noter que les plus anciens témoins de l'identification sont justement un texte syriaque et un texte arménien.

Ailleurs, la réponse est plus oratoire que solide. Répondre aux Pères Vincent et Abel, qui estiment que « suivant l'opinion des anciens commentateurs, ce cénacle (de la Cène) a les apparences d'« un lieu de circonstance, choisi pour une fois, dont le rôle est terminé par là-même », répondre par des exclamations comme celles-ci : « Ainsi donc, finie la Cène, adieu cher et saint Cénacle ! De toi il ne restera plus trace aucune ! ! » (p. 98), c'est un appel au sentiment, ce n'est pas un argument.

Il y a des façons d'argumenter dont nous devons avouer que nous ne percevons pas la force. Plusieurs fois nous voyons citer des passages en imprimant certains mots en italiques ou en capitales, et en les accompagnant de « sic », comme pour signaler des bévues, voire des énormités. C'est ainsi, par exemple, que sont citées (p. 103) les phrases suivantes du P. Abel : « Personne n'ignore que saint Luc s'est servi de deux termes *différents* (sic) pour désigner le *Cénacle* et la *Salle Haute*, bien qu'il soit assez vraisemblable que la dernière cène ait eu lieu dans une pièce analogue à celle où les Apôtres fixèrent leur séjour. Que ces derniers même aient, sous l'influence d'un sentiment de dévotion, réussi par des moyens dont la nature nous échappe à *acquérir* (sic !) le Cénacle du jeudi saint pour en faire le centre de leurs réunions à partir de la Passion, *c'est là une hypothèse qui peut être avancée sans témérité*, mais non une conclusion issue des données du Nouveau Testament ». Est-ce que, par hasard, ἀνάγαιον et ὑπερῷον ne seraient pas des mots différents ? Et qu'y a-t-il de désobligeant ou de monstrueux dans l'hypothèse envisagée ensuite, entre plusieurs autres, par le P. Abel ?

Un autre auteur est pris à partie dans un long chapitre (p. 118-154). S'il semble, à ce qu'on nous dit, avoir manqué de sérénité dans la discussion, il faut reconnaître qu'il est payé de la même monnaie : « Halte là, illustre argumentateur ! Vous touchez à l'Evangile, vous lui faites dire ce qu'il ne dit pas, vous le défigurez, vous le faussez... » (p. 127). Tout cela parce que le malheureux a osé écrire que la Cénacle (de la Cène) le Maître l'a demandé « *in prestito* ». — Mais quel autre sens peut-on bien donner aux paroles de l'Evangile ?

En somme, après ce livre, la question du Cénacle demeure entière. L'ouvrage, du reste, par son titre même et par sa préface, apparaît comme un livre de circonstance. Echo des légitimes espérances que la Custodie de Terre Sainte a récemment conçues de se voir restituer le Cénacle, il a mille fois raison de revendiquer pour les chrétiens un sanctuaire qui leur a été enlevé par la force à une date relativement proche de nous, et qui rappelle pour eux de si émouvants souvenirs. Mais il est inutile, pour en grandir à tout prix la valeur, de chercher à faire dire à l'histoire plus qu'elle ne saurait nous dire.

Rome. G. DE JERPHANION, S. I.